

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION DE LA REVUE

LITTÉRATURE

- Les Vacances d'un romancier,*
par YUKIO MISHIMA p. 11

DOSSIER : PLAGIAT ET CRÉATION

OUVERTURE

- L'Intertextualité : le douteux alibi du plagiaire,*
par HÉLÈNE MAUREL-INDART p. 29

CONTRIBUTIONS

- La Plagiomnie,*
par MARIE DARRIEUSSECQ p. 33
- L'Écrivain et l'artiste ne sont jamais seuls,*
par GIOVANNI DOTOLI p. 41
- Le Plagiat et ses lauriers,*
par JEAN-LUC HENNIG p. 55
- Imiter pour créer,*
par GUILLAUME DE SARDES p. 61

GROS PLAN SUR UN ARTISTE

- Pierrette Bloch,*
par JEAN-MICHEL LE LANNOU, SERGE LEMOINE,
PIERRE SOULAGES et ARTHUR COHEN p. 71
- Rencontre avec Emmanuelle Amsellem,*
par ARTHUR COHEN p. 107

DROIT DE RÉPONSE

- Évaluation de la littérature et expérience du corps,*
par RICHARD SHUSTERMAN p. 123

PROPOSITIONS

- La Liberté de la peinture,*
par JEAN-MICHEL LE LANNOU p. 141

LECTURES

- La Barque silencieuse de Pascal Quignard,*
par DAPHNÉ PULLIAT p. 145
- Invisible de Paul Auster,*
par SÉBASTIEN HUBIER p. 161

L'ARGILÈTE

NUMÉRO 3

PLAGIAT ET CRÉATION

PRÉSENTATION DE LA REVUE

La voie de l'*Argiletum* était, dans la Rome antique, la rue qui allait du quartier de Suburre au Forum Romanum. Elle était le lieu où se rassemblaient libraires et marchands d'art, où lettrés, intellectuels, philosophes, rhéteurs, poètes, écrivains et artistes exposaient leurs nouvelles œuvres.

Le quartier de Suburre, où prenait naissance cette voie, était le plus populaire et miséreux de la Ville. Le Forum, en revanche, était le lieu du pouvoir politique, économique et religieux. S'y trouvaient le Sénat, la Curie et le Tabularium. Les Romains s'y rassemblaient, à l'air libre, pour y discuter toutes les décisions importantes. L'Argilète était donc la voie par excellence qui permettait aux indigents de se rendre à la place la plus importante de l'Empire romain. L'Argilète est, symboliquement, la rue de l'ascension sociale. Il est heureux de constater que cette rue est celle des arts et des lettres, du savoir et de la création, et que ce sont eux qui pavaient la voie de la réussite sociale.

Le long de l'Argilète, se publiaient (au sens où ils étaient rendus publics) les textes. De fait, par métonymie, l'Argilète est aussi le lieu de parution de la culture et de la civilisation, le chemin qui mène au Forum (étymologiquement « l'endroit en dehors », car il fut construit sur un marécage). Il est plaisant que l'Argilète soit un chemin, un lieu de passage et de mouvement, non une place. Il est plaisant que l'Argilète soit un lieu de vie et de déambulation, non un site statique, immobile.

Il est intéressant aussi de considérer l'étymologie du mot *argiletum*, du moins celle que lui prête Virgile, dans l'*Énéide* (8-345) : *l'argiletum* est le lieu où est mort Argus, le géant aux cent yeux. La mythologie raconte la jalousie d'Héra à l'encontre d'Io, cette maîtresse de Zeus transformée en génisse par le dieu adultère pour lui épargner les foudres de sa femme. Héra aurait demandé à Argus Panoptès, « celui qui voit tout », de surveiller sa rivale. Ne redoutant personne, le géant Argus possédait cent yeux, qu'il ne fermait jamais en même temps. Ils lui permettaient d'être toujours alerté des menaces et lui donnaient une vision circulaire parfaite. Même le sommeil ne venait pas altérer ses qualités d'éveil et de garde : le géant Argus était capable de se reposer tout en maintenant sa prisonnière, Io, sous sa vigilance permanente. Zeus, désireux de retrouver son amante, confia à Hermès la mission de la lui ramener, coûte que coûte. Il fallut toute l'ingéniosité du dieu messager, protecteur des voyageurs et des voleurs, pour endormir complètement le géant : il lui raconta une histoire afin de le bercer. Sous l'effet magique du récit, le géant ferma un à un ses yeux, puis s'endormit complètement. Hermès put alors lui trancher la tête et libérer Io. L'Argilète, qui selon Virgile se situait à l'emplacement même de ce meurtre, est le lieu où la littérature est devenue une arme. Une arme de guerre, certes ; mais aussi une arme de libération.

L'Argilète est enfin le lieu où les passions tristes, telle la jalousie, deviennent belles : Héra récolta avec chagrin, sur le corps décollé de son ami geôlier, ses cent yeux et en décora le plumage de son animal fétiche, le paon. À l'endroit exact où les restes macabres d'une dépouille sont transfigurés en parure divine – précisément là où ce qui est voué à la décomposition devient l'ornement noble et beau de l'oiseau superbe

et séducteur – l’Argilète s’est frayé un passage. La rue de la Rome antique est la métaphore du travail orphique de résurrection : en prenant sa source aux enfers, elle constitue le chemin grâce auquel ce qui n’est plus retrouve vie, dans une œuvre belle, sur le plumage d’un volatile ou dans une œuvre d’art.

C’est en se référant à tout cela, à ce pouvoir d’ascension, de libération et de transfiguration, que j’ai choisi de donner ce nom à la revue qui voit le jour aujourd’hui. Puisse-t-elle contribuer à redonner aux lettres et aux arts la place qu’ils occupaient dans la Rome antique – et qu’ils devraient retrouver.

Dans cette perspective, l’Argilète est conçue pour offrir une tribune à tous les artistes, écrivains, poètes, philosophes et intellectuels de tous bords, mettant de la sorte en dialogue des pensées et des esthétiques diverses voire opposées. L’Argilète se veut le média où, telle Héra qui recueillait les yeux du géant, on récolte des points de vue et des regards divers sur la littérature et les arts.

Arthur Cohen, le 7 avril 2007.

FONCTIONNEMENT DE LA REVUE :

Comme l'expliquait Walter Benjamin dans *l'Annonce de la revue Angelus Novus*, la justification d'une revue tient davantage à « ses fondements et à ses lois » qu'à « ses principes et à ses opinions¹ ». C'est pourquoi il est essentiel que nous exposions ce qui constitue nos règles de fonctionnement, qui fondent la véritable identité de *L'Argilète*.

La revue est construite autour d'un dossier central, qui donne son titre au numéro. Comme « la véritable destination d'une revue est de témoigner de l'esprit de son époque² », ces dossiers ont pour objectif de publier de brèves contributions permettant de *passer en revue* les idées les plus fortes – et les plus novatrices – sur le thème traité. Le panorama ainsi établi contribuera, nous l'espérons, à faire évoluer les conceptions courantes.

À côté du dossier central, la revue publie des articles présentant un ou plusieurs artistes contemporains, pour signaler leur talent et la pertinence de leur travail.

Chaque numéro est aussi l'occasion de publier une ou plusieurs pièces littéraires, toutes brèves et inédites (quel qu'en soit le genre : nouvelle, pamphlet, pastiche, portrait...), pouvant avoir été composées par des écrivains à forte notoriété ou encore méconnus.

Enfin, la revue propose aux esprits critiques un espace non limité pour s'exprimer : en autant de mots qu'ils le jugeront nécessaires, ils pourront proposer des lectures d'œuvres anciennes ou contemporaines, afin de porter un éclairage nouveau sur l'art ou sur la littérature.

1. Walter Benjamin, *Œuvres*, tome 1, Gallimard, folio essais, p. 266.

2. *Ibid.*, p. 267.

À la mémoire d'Avigdor Arikha

LITTÉRATURE

LES VACANCES D'UN ROMANCIER PAR YUKIO MISHIMA

Traduit du japonais et présenté par Thomas Garcin*

Né le 14 janvier 1925, Hiraoka Kimitake est l'aîné d'une famille de trois enfants. Jusqu'à l'âge de douze ans, il vécut pratiquement confiné dans la chambre de sa grand-mère, femme instable et souffrante, passionnée de théâtre, qui enleva littéralement son petit-fils à sa belle-fille. La réclusion, le commerce incessant avec la maladie, l'affection possessive et inquiète de son aïeule façonnent et stimulent l'imaginaire du jeune Kimitake qui publie dès 1937 des nouvelles et des poèmes dans la revue du Collège des Pairs. L'un de ses professeurs lui propose alors le pseudonyme de Mishima Yukio. Il a déjà publié plusieurs romans et de nombreuses nouvelles sous ce nom de plume quand il commence à rédiger Confession d'un masque (Kamen no kokuhaku, 1949), roman désenchanté d'inspiration autobiographique qui brise avec les influences « romantiques » de sa jeunesse et lui assure, à l'âge de 24 ans, la reconnaissance des milieux littéraires et du grand public.

Les romans et les nouvelles qui suivent – citons : Une soif d'amour (Ai no kawaki, 1950), Jeunesse (Ao no jidai, 1950), Dimanche (Nichiyôbi, 1950), Les amours interdites (Kinjiki, 1951-1953) ou La chambre close (Kagi no kakaru heya, 1954) – poursuivent dans la même veine, marqués par une ambiance pessimiste et destructrice, au sein de laquelle se déploie un éros trouble, quelquefois macabre. Un ton que partagent de nombreuses œuvres de la littérature de l'après-guerre (senjo bungaku) dont Mishima devient l'une des figures de proue. Mais c'est aussi à cette époque qu'apparaît chez l'écrivain la volonté de cultiver un versant plus solaire, plus apollinien, de sa personnalité. A l'issue d'un tour du monde de plusieurs mois, Mishima découvre la

* Né en 1979, diplômé de l'IEP Paris, doctorant en littérature japonaise (IETT, Lyon 3), Thomas Garcin enseigne actuellement à l'Institut Franco-Japonais de Tôkyô.

Grèce en avril 1952, pays qu'il a découvert à travers Nietzsche et dont l'art antique incarne à ses yeux un idéal esthétique tourné vers la vie, la santé, la perfection formelle. De retour au Japon, il s'adonne au culturisme, discipline au moyen de laquelle il souhaite remodeler un corps chétif qui le mortifie. Il publie enfin *Le tumulte des flots* (Shiosai, 1954), roman qui décrit les amours innocentes de deux adolescents sur une île japonaise encore préservée des ravages de la modernisation et transplante ainsi au Japon le mythe arcadien d'une humanité physiquement et moralement pure.

En 1955, au moment où il rédige *Les vacances d'un romancier* (Shôsetsuka no Kyûka, 1955) – dont nous avons traduit ici, pour la première fois en français, les premières pages – Mishima, âgé de trente ans, est peut-être au sommet de sa carrière. Il n'a pas encore essuyé l'échec retentissant de *La maison de Kyôko* (Kyôko no ie, 1959), ses ventes sont florissantes (*Le tumulte des flots* fut notamment un énorme succès de librairie), et l'un de ses chefs d'œuvres – *Le Pavillon d'or* (Kinkakuji, 1956) – est en gestation. Sous forme de journal intime rédigé sur le vif et tenu quotidiennement, du 24 juin au 4 août, le romancier nous livre, dans un style plus relâché que de coutume, ses réflexions sur le roman, le théâtre, l'art pictural, la musique, etc. L'essai nous introduit au cœur même des conceptions esthétiques de l'écrivain.

Thomas Garcin*

Vendredi 24 juin

Temps splendide, canicule. Cette année, la saison des pluies s'annonce sans pluie. Il y a longtemps que je n'étais pas allé faire un tour du côté des bouquinistes de *Kanda*¹ ; j'ai acheté les deux tomes du recueil

* Toutes les notes sont du traducteur.

1. Quartier du centre de Tôkyô qui abrite plusieurs universités célèbres, ainsi que de nombreux bouquinistes, maisons d'édition, imprimeurs, etc.

*Chefs d'œuvres du Kabuki de l'ère Genroku*² de Takano Tatsuyuki et Kuroki Kanzô³. Livres rares.

Comme j'aime marcher dans le soleil ardent de l'été, exposant mon visage à sa lumière ! Je voudrais marcher ainsi, sans jamais m'arrêter. Sous mes pas ressuscitent alors, fraîches, débordantes de vie, les heures de l'après-guerre, les images de ces heures lyriques et violentes.

L'idée de l'été m'oriente vers un couple de notions contradictoires. D'un côté la vie, l'énergie, la santé ; de l'autre la dégénérescence, la décomposition, la mort. Puis, d'étrange façon, ces notions s'unissent les unes aux autres : la décomposition s'associe à des images de splendeur et d'éclat, l'énergie évoque des plaies qui dégoulinent de sang.

Tel était exactement le temps de l'après-guerre. C'est pourquoi j'ai l'illusion que de 1945 à 1947-1948, l'été n'a jamais cessé. À cette époque, même un homme pénétré jusqu'à l'os des conventions sociales devait être obsédé par ce sentiment de délivrance qu'apporte la certitude que l'avenir le plus sombre lui fait face. C'était vraiment une époque voluptueuse. Une époque sans une ombre de lassitude, aux lendemains incertains, où toutes les conditions étaient réunies

2. L'ère Genroku (1688-1704) est perçue comme un âge d'or de l'époque Edo (1600-1868), notamment dans le domaine des arts et des lettres. Dans le sillage de la paix civile des Tokugawa, la classe des marchands se consolide, exerçant une influence culturelle inédite et considérable. Citadins, ces nouveaux riches consomment un art de divertissement – *kabuki*, *bunraku* (théâtre de marionnettes), roman populaire (*kana zôshi*) – largement affranchi des règles imposées par la tradition (qui structurent, par contraste, un genre dramatique plus « noble », comme le *Nô*). Outre le théâtre et le roman, l'art pictural, la poésie, l'artisanat (textile, orfèvrerie, travail sur laque, etc), les études confucéennes, connaissent aussi un exceptionnel renouveau.

3. Takano Tatsuyuki (1876-1947) et Kuroki Kanzô (1882-1930) sont deux spécialistes de l'histoire du théâtre japonais.

pour que nos sens fussent pleinement affûtés.

En ce temps-là, j'étais incapable de quoi que ce soit dans le domaine de la vie pratique ; mais la sympathie que j'éprouvais pour le vice et l'attente qu'il suscitait levaient des tourbillons dans mon cœur ; et tout en restant à ne rien faire, je « couchais » littéralement avec mon époque⁴.

Par comparaison, je ne saurais coucher avec le type d'époque que représentent l'année 1954 ou l'année 1955. Depuis que ce qu'on a appelé le « retour conservateur »⁵, je ne vais plus au lit avec mon siècle.

Un écrivain doit-il toujours, ainsi qu'une prostituée, coucher avec celui-ci ? Certes il faut dans un roman de ce parfum d'époque, auquel on n'échappe de toute façon difficilement. Mais est-ce que l'abstinence et la solitude à laquelle l'ère conservatrice condamne les écrivains ne feront pas mûrir de plus grands romans ?

[...] Même si tel est le cas, il me semble qu'un écrivain doit toutefois être allé au moins une fois au lit avec son siècle ; qu'il a besoin du remontant que constituera pour lui le souvenir de cette expérience.

4. On peut penser à ces lignes de *Confession d'un masque* (1949) : « Je m'imposai, en y trouvant du plaisir, une vie impossible, studieuse à l'excès. A maintes reprises, par exemple lorsque je sortais en ville entre deux séances de révisions, je sentis des regards suspicieux se porter sur mes yeux rougis. Quoique mon quotidien fût, en apparence et selon les critères du monde, une superposition de jours innocents et laborieux, je connaissais la fatigue corrosive de la paresse rancie, de la débauche, de la licence, d'un mode de vie qui ignore les lendemains. » (*Kamen no koku-haku*, Shinchôbunko, p 213)

5. *Handôki* : littéralement, « ère réactionnaire », ou « époque de la réaction ».